

coupe sur une campagne verdoyante. Aux abords de la ville s'offrent ça et là quelques habitations dont l'une se cache sous de grands arbres tandis que les autres étalent toutes leurs richesses légumières symétriquement rangées dans l'enclos des jardins.

Cependant, à mesure que la distance augmente entre le touriste et la ville, la culture s'attriste, les champs sont em-
barrassés de taillis ; une seule maison se rencontre encore, elle est bien basse et bien chétive. Sur la gauche une lan-
de écorchée par le vent ne présente plus que quelques arê-
tes sablonneuses ; à droite bientôt la forêt commence, et le chemin, se précipitant tout à coup, forme une pente rap-
pide, tandis qu'une courbe profonde le ramène près de la rivière.

Dans le triangle déterminé par la voie publique à droite et les eaux à gauche, une ravissante perspective vient sou-
dainement frapper la vue par des tons variés et des ombres dont le peintre essaierait vainement de reproduire l'effet ; le tout enchâssé comme une coupe d'émeraude dans des bords de gazon et de feuillage et placé sous un ciel profond aux reflets d'azur, où flottent quelques petits nua-
ges légèrement teints de pourpre ou lamés d'argent, tels que des flocons de laine dérobés aux buissons pour être semés sur la surface des flots bleus.

La rivière vers laquelle s'incline doucement la rive droite et qui voit l'autre bord suspendre au-dessus de son sein d'énormes roches à la crête chevelue, réunit en cet endroit ses ondes qu'elle retient un instant captives, pour les pré-
cipiter tout à coup avec fracas dans une déchirure profonde de son lit rocailleux. Cette cascade dont la grande voix mugit sans cesse, dont les eaux se soulèvent en tourbillons écumeux, se tordent et fuient rapides, est le plus bel ornement du paysage.

Le regard s'arrête ensuite avec curiosité sur une vieille ruine qui, malgré sa tête chenue, son pied calciné, ses flancs pleins de lézardes dresse encore avec fierté ses pierres d'un autre âge, étale avec orgueil les décombres dont elle a jonché le sol, semble se targuer des couleurs grises dont elle tache un tableau éblouissant de jeunesse et de vie. Ce pan de cheminée, dernier vestige d'un édifice dont les renflements et les nombreuses dépressions du terrain indiquent l'ancienne étendue, est ce qui porte encore le nom de VIEUX MOULIN.

Le site a des aspects pittoresques, tant de lumière et de vivacité, surtout tant de sauvage poésie, que le promeneur ne peut s'empêcher d'y diriger souvent ses pas pour y rêver sous l'ombrage, bercé par le sourd grondement des ondes ou les airs joyeux des bandes ailées qui habitent les mille retraites de la forêt.

Il faut voir dans les journées de soleil des familles entières s'ébattre au milieu de cette charmante clairière. Les jeunes enfants vont se mirer dans les petites vagues qui lèchent les galets ; les plus hardis vont jusqu'à laisser pendre leurs pieds dans le liquide séducteur ; d'autres, les joues en feu, poursuivant les insectes ou cueillant les fleurs qui émaillent le tapis de verdure, laissent échapper des rires frais pleins d'un immense bonheur. Les aînés sont occupés l'un à préparer les fourneaux dont la fumée s'élève aussitôt au milieu des débris de l'antique cheminée ; l'autre,

stoïquement assis près des eaux, une longue perche à la main, jette un regard distrait aux frétilants poissons qu'il a capturés et qu'un creux du rocher plein d'eau de pluie retient prisonniers ; un troisième, debout sur les blocs rugueux qui se penchent au-dessus de la cascade, contemple rêveur le tourbillon des flots rongéant les pierres contre lesquelles il se brise.

Les scènes agrestes et les tableaux de joies intimes qu'offrent ces lieux où la nature semble avoir répandu ses plus vives couleurs, sont nombreux et variés comme les jours de la belle saison. Il n'est peut-être pas un habitant de Joliette qui ne connaisse cette promenade si vantée ; pas un élève de toutes les générations sorties de notre Collège qui ne soit allé folâtrer autour des ruines du « Vieux Moulin ».

II

Chose étrange que le temps ! Il est indispensable à l'activité humaine et il détruit avec la sûreté du moissonneur ce qu'il avait concouru à édifier ; il aide l'homme qui construit, il sert la plante qui croît pour braver les vents et la liane qui rampe et se tord dans les crevasses du rocher ; mais il se fait de même l'allié de la tempête qui déracine le chêne, du froid qui fend le cailloux, de l'humidité qui suinte et lézarde nos murs ; il est surtout la force de la goutte d'eau qui creuse la pierre ; il s'acharne sans pitié à ce qui est debout ou qui fut quelque chose, il respecte et laisse grandir ce qui naît ou ne fut rien.

Combien de fois n'avons-nous pas vu s'accomplir sous nos yeux ces deux actions contraires du temps ? Joliette, qui maintenant s'élève gracieuse et pimpante, est parée des dépouilles opimes de la forêt : à chaque blanche maisonnette, qui jadis surgissait du sol, on avait sacrifié une hécatombe de chênes vigoureux, ornements de l'endroit, car il fut un temps où les lieux que nous habitons disparaissaient totalement sous le sombre couvert d'un bois épais. A la place de nos rues vastes et découpées avec symétrie, de hautes futaies s'élançaient, enchevêtrant leurs branches mêlées de vignes sauvages.

On ne voyait alors aucun sentier, guide du voyageur, entre les troncs noueux des grands arbres et au milieu de ces retraites pleines de mystère. Pourtant un petit chemin sortant du village de St-Paul, bordé d'abord d'ormes haut lancés, ne semblait-il pas s'enfoncer au plus épais du fourré pour gagner dans la direction du site qu'occupe notre petite ville ? Oui, et chaque jour quelque paysan, montant une lourde charrette chargée de sacs d'un blé généreux, n'allait-il pas sur le parcours de cette route, mêlant à la grande voix des bois quelque vieille chanson normande ?

Mais le voyageur, après avoir atteint la berge et remonté quelques instants le cours de la rivière, débouchait tout à coup avec un soupir de satisfaction au milieu d'une étroite clairière et saluait d'un refrain joyeux une cascade toute blanche d'écume ainsi qu'une habitation massive dont le toit rouge tranchait sur le vert feuillage des bois et les flots bouillonnants de l'Assomption. C'était le MOULIN qui n'avait pas encore mérité son épithète de VIEUX.

Il était là sous sa toiture en biseau : ses quatre murs